

Martin Motte

Mistral-Maurras : les enjeux d'une filiation

Charles Maurras fut-il le fils spirituel de Frédéric Mistral ou détourna-t-il l'héritage du grand poète provençal ? La question ne peut être directement tranchée par comparaison de leurs idées politiques, celles de Mistral ayant été très fluctuantes. Le détour par la littérature s'avère en revanche plus fructueux, puisque c'est sur ce terrain-là qu'ils se sont rencontrés. Pour Maurras, la poésie de Mistral était l'antidote au nihilisme romantique et, de façon analogue mais sur un plan collectif, une forme d'action civique. L'engagement du jeune Mistral au sein du Félibrige se fit sous ces auspices, mais il se rendit vite compte que les hiérarques du mouvement étaient trop proches de la République jacobine pour ne pas trahir le rêve de Mistral ; aussi se convertit-il au monarchisme, persuadé que seul un roi pourrait restaurer les libertés régionales. En somme, Maurras pensait accomplir le mistralisme par les voies du politique. Mais il ne put jamais rallier Mistral à ses vues, car de nombreuses questions les divisaient – et d'abord le fait que le poète abhorrait la politique. Leurs désaccords sur des enjeux annexes masquent toutefois une grande proximité quant à la façon d'articuler littérature et engagement civique, qu'ils avaient tendance à rapprocher jusqu'à les confondre. Cela explique que confrontés à des circonstances tragiques, la révolte des vigneron languedociens pour Mistral, le 6 février 1934 pour Maurras, l'un et l'autre se soient repliés sur l'écriture. Au total, ils pratiquèrent une sorte de politique platonicienne dont l'influence sur l'évolution de la France fut plus durable qu'on ne le pense ordinairement, mais qui, dans l'immédiat, était condamnée à se laisser déborder par les événements.

Laurent Joly

Les « grands écrivains sont avec nous » : Bourget, Lemaitre et l'Action française

Dans les années 1899 et 1900, le jeune Charles Maurras convertit un à un ses amis du petit groupe nationaliste d'Action française à la monarchie. Jusqu'à la Grande Guerre, le mouvement néo-royaliste a besoin de maîtres pour se légitimer et élargir son public. À cet égard, le ralliement des deux prestigieux académiciens Paul Bourget et Jules Lemaitre a représenté une importance capitale pour la propagande maurrassienne.

L'objet de cette communication est d'examiner les cheminements et les modalités par lesquels Bourget et Lemaitre ont été amenés à rallier l'Action française. Chez le premier, le lien, continu jusqu'au début des années 1910, est d'abord celui d'une adhésion personnelle à Maurras.

Même si l'auteur de *L'Étape* se tient à l'écart de toute manifestation politique trop appuyée, sa caution et son parrainage intellectuels sont extrêmement précieux pour l'AF des premières années. Quant à l'ancien président de la Ligue de la Patrie française, proche surtout de Léon Daudet, il se transforme en 1908 en militant dévoué et organique du mouvement royaliste. Au final, son apport, comme conférencier et porteur de la bonne parole auprès du grand public, s'avère plus important que ce que l'histoire de l'Action française, consacrée au lendemain de la Première Guerre mondiale, a retenu.

Jean El Gammal

Léon Daudet critique : histoire, littérature, politique

Surtout connu en tant que journaliste, polémiste, romancier et l'un des dirigeants de l'Action française, Léon Daudet a déployé une importante activité de critique. Fils d'un célèbre écrivain et doté d'une vaste culture, en partie associée à sa formation de médecin, membre de l'Académie Goncourt, il a multiplié les articles, notamment dans *L'Action française* et *Candide*. Sa réputation de critique est souvent liée à un goût de la découverte, le cas échéant en décalage avec les doctrines esthétiques de Maurras, qui lui a fait vanter Proust et Céline, ses appréciations sur Bernanos étant plus nettement influencées par la politique. Cet article tend à rendre compte, dans une perspective historique, d'un parcours critique resté pour l'essentiel sans héritage, en dehors de certains des « hussards », mais qui continue à susciter étonnement ou curiosité, non seulement en raison d'une violence verbale – plus marquée dans le domaine politique – mais de l'art du portrait, qui mêle souvent critique et souvenirs.

Michel Leymarie

Les Lettres dans *La Revue universelle* de 1920 à 1924

La Revue universelle, publication alliée de l'Action française, paraît à partir de 1920 sous la direction de J. Bainville. Elle publie des réflexions, des textes romanesques et poétiques dont la postérité n'a pas toujours gardé le souvenir. Maurras, Bainville, Barrès, Bourget, Benoit... figurent parmi les premiers collaborateurs. Elle fait place aussi à de nombreux articles de critique littéraire, à ceux, en particulier, de Lasserre, Daudet et Massis, le secrétaire de la revue ; elle livre aussi des articles de collaborateurs mineurs qui reprennent et développent des thèses traditionalistes.

La question des rapports entre les ordres politique, moral et esthétique est centrale chez ces critiques, en opposition avec les idées et les productions de *la NRF*. De fait, *La Revue universelle* paraît s'intéresser davantage à l'histoire et à la politique qu'à la littérature.

Pierre Masson

Gide, *La NRF* et L'Action française 1908-1925

Cette relation est d'abord celle de deux hommes, Gide et Maurras, que leur attitude face à Barrès amène à s'opposer. Quand Gide groupe autour de lui l'équipe de *La NRF*, Maurras devient un interlocuteur essentiel et sa revue une sorte de miroir-repoussoir, moyen de se définir soi-même. Ce flirt devient mariage de raison à l'époque de la guerre, la plupart des amis de Gide ralliant à la fois Maurras et le catholicisme.

Mais en 1919, cette quasi unanimité se fissure, l'allégeance à l'Action française devient un facteur de division au sein de *La NRF*. Sous l'influence de Rivière, ce fossé n'ira plus qu'en s'élargissant, devenant définitivement conflictuel à partir de 1922.

Pascale Alexandre-Bergues

Claudél et Maurras : retour sur une polémique

L'étude porte sur les relations complexes et de plus en plus difficiles qu'entretinrent Claudél et Maurras entre 1910 et 1952. Elle commence par rappeler l'historique du conflit qui les opposa, avec ses différentes étapes : publication de *L'Otage* en 1911, Première Guerre mondiale, élections successives à l'Académie française, procès de Maurras en 1945, hommage funèbre rendu à ce dernier à l'Académie française en 1952. Elle en vient ensuite aux divergences esthétiques, indissociables de l'idéologique, qui mirent aux prises les deux écrivains, choisissant de les illustrer par l'analyse de deux catégories centrales : l'antiquité et le classicisme.

Olivier Dard

La Jeune Droite, le maurrassisme et la littérature

Un marqueur essentiel de la Jeune Droite renvoie à son empreinte maurrassienne : beaucoup de figures de la Jeune Droite des années trente sont passées par l'Action française et quelques-unes y sont restés. Celles qui s'en sont éloigné ne sont cependant pas devenues des dissidents éruptifs au point qu'en 1956 Gilbert Ganne, dans une célèbre enquête parue dans *Arts* a pu leur donner la parole sous l'étiquette de « jeunes maurrassiens » : le lecteur croise alors Thierry Maulnier, Jean de Fabrègues, Jacques Laurent, Claude Roy (le seul à s'en être complètement détaché), René Vincent, Kléber Haedens ou Louis Salleron. On aurait pu leur ajouter Maurice Blanchot, Jean-François Gravier ou François Sentein. Dans cette contribution, il s'agit de questionner le rapport des revues de la Jeune Droite et de ses productions sur la littérature aux canons esthétiques du maurrassisme définis par Maurras lui-même, mais aussi par Henri Massis, éveillé essentiel. Est analysée en particulier la relation entre esthétique, politique et maurrassisme. Après un examen de la place de Maurras (envisagée sous l'angle de la littérature) dans les publications de la Jeune Droite, ses héritages et ses positionnements sont analysés, notamment quant au catholicisme et à la *Nouvelle Revue française*. Enfin, l'étude de la revue *Combat* permet de voir ce qu'est pour la Jeune Droite la critique littéraire, quels sont ses goûts et ses rejets en la matière et de les confronter aux canons esthétiques maurrassiens.

Denis Labouret

Georges Bernanos et l'Action française : histoire d'un malentendu

On voit habituellement en Georges Bernanos un écrivain très proche de l'Action française, si ce n'est l'écrivain maurassien par excellence. En réalité, s'il fut en effet maurassien convaincu dans sa jeunesse, journaliste militant à *L'Avant-Garde de Normandie* en 1913-1914, proche du mouvement à l'époque de *Sous le soleil de Satan* et de la condamnation de l'Action française par le Vatican (1926-1927), sa rupture avec Maurras en 1932 révèle toute la distance qui le sépare en profondeur du mouvement royaliste. Il est logique que Bernanos en vienne à condamner la « trahison du maurrassisme », coupable de complaisance envers les dictatures conquérantes, au temps de Munich et de la guerre d'Espagne : son maurrassisme apparent résultait d'un malentendu. La vérité, c'est que le romancier et polémiste a déployé l'essentiel de son œuvre *contre* l'Action française et *hors* de l'Action française. Opposé à la vision maurrassienne de l'Histoire parce qu'il a toujours choisi le romantisme de l'aventure personnelle contre le positivisme de la raison politique, opposé au « catholicisme sans Christ » de la France maurrassienne au nom même du Dieu de l'Évangile, il a bâti son œuvre d'écrivain sur une quête spirituelle qui est restée totalement étrangère, en définitive, aux idées et aux valeurs de l'Action française.

Jérémi Majorel

Blanchot et Maurras : le départage des voix (sur deux chroniques de *L'Insurgé* en 1937)

Blanchot a écrit deux chroniques sur Maurras dans *L'Insurgé* en 1937. C'est précisément là que le dissident d'extrême droite commence à trouver la voix qui sera la sienne. Il cesse d'être ventriloqué non seulement par la voix du Maître à penser, en lui rendant un hommage empoisonné, mais aussi par celle de la Jeune Droite, dont il ne reprend plus ici les tours rhétoriques habituels. En lieu et place, se distinguent les prémisses du désœuvrement, du neutre, du désastre, de la fascination, de l'amitié et du Chant des Sirènes. Le partage se fait départage : un idiome naît, c'est-à-dire une écriture et une pensée indissociables l'une de l'autre désormais.

Hélène Merlin-Kajman

Relire le *Racine* de Thierry Maulnier et le *Corneille* de Robert Brasillach ?

Le *Racine* de Maulnier (1935) et le *Corneille* de Brasillach (1938) peuvent être lus en écho au célèbre parallèle que La Bruyère avait établi entre les deux grands dramaturges : ceci signifie plus précisément que le second constitue une réponse au premier. Tous deux se présentent comme une interprétation militante de leur auteur éponyme, et même, plus encore, une construction mythique et une résurrection mystique : mais si la résurrection de Racine, de Maulnier, a quelque chose de totalement cérébral malgré l'insistante référence au dionysiaque, celle de Brasillach, qui joue avec brutalité de l'anachronisme et du souvenir d'école, consiste en une sorte de réanimation dramatique, énergétique, des héros cornéliens d'une grande efficacité.

Si la relecture du *Racine* de Maulnier et du *Corneille* de Brasillach ne saurait avoir (et n'a quasiment plus) de valeur épistémologique dans notre approche des textes du XVII^e siècle, elle pose de façon radicale la question d'une *éthique de la transmission* des « classiques ». Relire Maulnier et Brasillach nous prouve que la défense des « humanités », de la culture lettrée, ne peut être une fin en soi : la foi maurrassienne en la régénération des esprits par les lettres n'est pas une perspective tenable. Il faudrait alors peut-être – au lieu de mobiliser, comme le font ces auteurs, les textes classiques comme des scènes, en dégageant des énergies nous enrôlant – mettre en place des scénarios d'enseignement aptes à favoriser non pas une *communion* autour d'autant de « permanences », mais une *liberté* à l'intérieur d'une communauté, civile, de lecteurs.

Jean Touzot

Maurras et l'Académie française

N'est-il pas paradoxal que Maurras ait tant souhaité rejoindre une institution sur laquelle ses disciples avaient déversé des tombereaux d'injures ? Nous étudierons comment se manifeste la persévérance du maître dans la candidature et ce qu'elle signifie.

En 1923, Maurras se présente au fauteuil de Deschanel contre l'avis de son ami Henry Bordeaux. C'est Jonnart qui sera élu ; sa réception est perturbée par les « énergameènes » de l'AF. Léon Daudet publie un pamphlet en 1932 : *Habits verts et vers de presse*, d'une extrême violence qui pourrait fermer à Maurras les portes de l'Académie, si, en 1935, l'élection de trois disciples, dont Bainville, ne préparait l'atterrissage du maître. Quand Bainville meurt, Maurras, incarcéré, ne peut lui succéder. Il faudra attendre la succession d'Henri-Robert pour que soit recevable une candidature préparée par diverses démarches de Bordeaux, dont une visite au Saint-Siège. Malgré la campagne de la presse démocrate et les protestations de Mauriac, Maurras est élu en juin 1936. Il sera assidu aux séances jusqu'en juin 1940. Arrêté et emprisonné à la Libération, il sera radié sans vote de la Compagnie, en février 1945, après le verdict

le frappant d'indignité nationale, mais la vacance de son fauteuil ne sera décrétée qu'après sa mort.

Il est clair que Maurras avait besoin d'une reconnaissance que seule pouvait lui donner une institution aussi prestigieuse, datant de l'apogée de la monarchie. Elle lui valut aussi un regain d'influence internationale. Mais cette élection contribua à politiser toutes celles qui lui succédèrent, si bien que Mauriac put déclarer en 1959 à ses confrères : « Vous êtes tous empoisonnés, Messeigneurs ! »

Jean Yves Guérin

Le maurrassisme au théâtre

Maurras s'est peu intéressé au spectacle vivant. Les périodiques de sa mouvance se devaient d'assurer le suivi de l'actualité théâtrale. Les critiques, Lucien Dubech, Robert Brasillach et Thierry Maulnier, pour être légitimes et parce qu'ils aimaient le théâtre, ont pris des libertés avec la doxa. Les dramaturges, Henri Ghéon, Robert Brasillach et même Thierry Maulnier, ont peiné à se faire une place dans L'institution et le répertoire. La contribution de l'Action française au théâtre contemporain a été au bout du compte médiocre. L'idéologie et la création font mauvais ménage.

Marc Dambre

Les Hussards et l'Action française

Lancé en 1952 dans la revue de Sartre *Les Temps modernes*, le terme Hussards est censé désigner alors un jeune groupe littéraire « fasciste » comprenant Roger Nimier, romancier du *Hussard bleu* en 1950, Antoine Blondin et Jacques Laurent. Cette mouvance informelle à laquelle se rattache bientôt Michel Déon, se démembrer en 1962 avec la mort précoce de Nimier. Sans reprendre la métaphore, Raoul Girardet avait situé Nimier et Laurent dès 1957 dans « l'héritage de l'Action Française ». La présente étude, s'attachant aux quatre auteurs, tente de retracer les relations qu'ils ont entretenues avec l'Action française pendant l'après-guerre et la guerre : étroites pour les aînés Laurent et Déon, d'imprégnation diffuse pour les deux cadets dont les options divergent face à Vichy et à la Collaboration. Aussi l'après-guerre fait apparaître des singularités, cependant que l'épuration suscite des convergences. La revue de Laurent dirigée contre Sartre, *La Parisienne*, réputée fief des Hussards, entretient une apparente unité autour du « dégagement » en littérature. Cessant de paraître au printemps 1958, elle en marque les limites. Progressivement, les quatre écrivains passent à une hostilité déclarée contre de Gaulle et sa politique algérienne. Au total, le libertinage intellectuel des Hussards, leur vision de l'Histoire et leur sensibilité classique semblent bien se placer dans la descendance du mouvement de Maurras.

Guillaume Gros

Roland Laudenbach et La Table ronde, Jacques Perret et *Aspects de la France*

Né en 1901, Jacques Perret est un romancier populaire, auteur entre autres de *Roucou*, *Ernest le rebelle* et du *Caporal épinglé*, et un journaliste confirmé quand il collabore, à partir de 1948, à *Aspects de la France*. Son « billet » l'impose très vite comme un journaliste vedette dans l'hebdomadaire d'Action française jusqu'en 1966. Monarchiste et catholique, nostalgique de la France d'avant 1789, l'écrivain, dans un style souvent ironique et facétieux, rédige une chronique très critique des travers de la démocratie et de la modernité. La guerre d'Algérie et le retour de de Gaulle en particulier transforment sa façon d'écrire les billets en machine de guerre contre celui qu'il accuse de brader l'Algérie et les valeurs de l'armée.

Plus jeune que Jacques Perret, Roland Laudenbach (1921-1991), prend la direction des éditions de La Table Ronde en 1945, issues des Cahiers du même nom, héritiers d'un centre communautaire créé sous Vichy proche des sociabilités d'Action française. Éditeur, Roland Laudenbach fédère la droite littéraire (les « Hussards ») contre l'existentialisme et la revue *Les Temps modernes*. Sous le nom de plume de Michel Braspart, il est aussi un journaliste et un écrivain, auteur notamment de la *Mauvaise carte* (1951). Partisan de l'Algérie française, Roland Laudenbach n'hésite pas à mettre les éditions de La Table ronde au service de son combat qui se confond avec un antigaulisme virulent.

Francis Balace

Classicisme et truculence. La réception littéraire de Charles Maurras et Léon Daudet en Belgique

Malgré le très vif engouement de la jeunesse intellectuelle belge, entre 1919 et 1926, pour les idées et les méthodes de l'Action française et les écrits politiques de Maurras, l'œuvre littéraire de celui-ci a trouvé en Belgique fort peu d'imitateurs, voire d'admirateurs, si ce n'est quand il chantait sa Provence natale. En revanche, le polémiste Léon Daudet jouit de l'avantage de porter un nom connu et d'être apprécié pour ses campagnes contre espions et défaitistes. Cette prépondérance s'affirme encore plus pendant ses vingt-neuf mois d'exil à Bruxelles.

L'autodidacte catholique Justin Sauvenier mène une analyse poussée et une vigoureuse défense de son œuvre, malgré le naturalisme voire l'érotisme de certaines pages de Daudet, malgré, aussi, ses imprécations politiques à l'égard du Saint-Siège. À l'opposé, l'abbé Michel fait crime à Daudet et Maurras d'être des méridionaux et de ne rien comprendre aux solides certitudes des « gens du Nord », détenteurs du seul vrai classicisme, celui de *l'ordre occidental* opposé à *l'ordre méditerranéen* issu d'Athènes et de Rome via la Provence.

Dans les années trente cependant, l'astre de Daudet pâlit au profit de Maurras dont les œuvres poétiques empreintes de classicisme reçoivent un succès d'estime mais qui sera surtout célébré pour des dons d'invective supérieurs à ceux de Daudet car s'insérant dans une démarche raisonnée et logique. Ultime avatar, le maurrassien belge Paul Dresse de Lébioles regrettera que la mort de Daudet l'ait empêché de retenir le maître de Martigues sur la voie de l'erreur fatale.

Ana Isabel Sardinha-Desvignes

Contre Maurras : le « néoclassicisme scientifique » de Fernando Pessoa

Attentif aux mouvements européens du renouveau classique, le célèbre poète portugais Fernando Pessoa (1888-1935) a manifestement souhaité participer à ce qui, depuis la fin du XIX^e siècle en Europe, constituait un des nombreux débats artistiques et littéraires sur l'essence de l'art.

Pour mener à bien ce projet, Pessoa a d'abord parfaitement reconnu l'influence de Maurras sur le terrain de la réflexion esthétique, allant même jusqu'à proclamer « l'importance, la cohésion interne de sa *pensée classique* », ainsi que l'ampleur qu'elle prenait en Europe. Cependant, il a aussi tenu à s'en détacher. Et ce, pas uniquement pour des raisons politiques ou simplement littéraires. Le classicisme raffiné et rigoureux porté par son célèbre hétéronyme Ricardo Reis, qui aimait à se présenter comme « païen moderne et exilé au sein de la civilisation ennemie », se voulait à rebours de celui de Maurras. Ou plutôt, comme le dira Pessoa lui-même, il devait incarner un « néoclassicisme scientifique » en réaction au « néoclassicisme à la Maurras ».

Cette communication examine les contours, l'originalité mais aussi les paradoxes d'une réponse à Maurras qui très vite devient également une entreprise solitaire de démolition d'une culture et d'une littérature : celles de la France.

Georgiana Medrea
Maurrassisme et littérature en Roumanie

Dans la francophile Roumanie où les affinités latines sont affirmées, Charles Maurras présente un double aspect : celui de l'homme de lettres et celui de l'intellectuel nationaliste. D'autres aspects que celui du mistralien suscitent l'intérêt : ceux du maître à penser, du promoteur du néo-classicisme ou du défenseur de la paix, mais la réception de l'homme de lettres, qui passe par divers vecteurs, est contrastée. Si certains chroniqueurs adhèrent à sa doctrine, l'attrait de la culture française et le fort rayonnement d'un pays allié se mêlent, notamment chez des universitaires engagés, aux options politiques personnelles.

Le maurrassisme connaît une intensité variable dans l'entre-deux-guerres : assez faible dans le monde littéraire, il touche, plus que des personnalités de premier plan, des adeptes du néo-classicisme ou des écrivains d'inspiration nationaliste. Le degré maximal de la visibilité de Maurras est atteint lors de la mobilisation des universitaires que mène l'Action française pour le proposer au comité du Prix Nobel en 1937, après sa libération de prison et au moment de son élection à l'Académie française. Au fil du temps, la figure de Maurras, comme celle de Barrès, s'estompe.